



# Brigitte Kernel

**AUTOBIOGRAPHIE D'UNE TUEUSE**

Flammarion  
**NOIR**

Extrait de la publication



© E. Durand

Les morts naturelles se succèdent dans le petit bourg de Neuves-Maisons. Eugénie, 82 ans, n'est pas encore la doyenne, mais compte bien le devenir.

Tuer est facile, Eugénie se distrait et se venge ainsi de tout ce qu'elle croit avoir subi. Personne n'a jamais soupçonné en elle une criminelle. Qui pourrait imaginer qu'elle a déjà éliminé tant de personnes ?

Quand elle ne tue pas, Eugénie ne manque jamais son émission préférée, *Retrouvailles*, animée par la charmante Clémence, qu'elle admire jusqu'à l'obsession. Elle lui écrit, lui demande des autographes... Pas de réponse. Eugénie décide alors d'agir et de participer à ce programme télé pour se rapprocher de l'animatrice... Aux risques et périls de tout le monde.

COLLECTION DIRIGÉE PAR ANDREA H. JAPP

**Brigitte Kernel** est

*productrice-animatrice de Noctilouque et Un été d'écrivain sur France Inter. Depuis plus de dix ans, elle reçoit à son micro tous les écrivains qui comptent et joue avec les nerfs des auditeurs avec ses Cadavres exquis. Elle a obtenu le Prix Paul Guth du premier roman pour Une journée dans la vie d'Annie Moore.*

Couverture :  
© Getty images

Flammarion  
**NOIR**

# Autobiographie d'une tueuse

## FICTIONS DU MÊME AUTEUR

*Une journée dans la vie d'Annie Moore*, Presses de la Renaissance, 1993,  
Prix Paul Guth du Premier Roman, J'ai Lu, 2002.  
*Un animal à vif*, Le Masque, 2001, J'ai Lu, 2002.  
*Exquis cadavres*, tomes I et II, Libro, 2001 et 2002.

Brigitte Kernel

Autobiographie  
d'une tueuse

Flammarion  
■ N O I R ■

Collection dirigée par Andrea H. Japp

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

© Flammarion, 2002.  
ISBN : 978-2-08-130119-1

*À ma grand-mère, Marcelle Kernel née Discours,  
ayant vécu à Neuves-Maisons certes,  
mais qui était tout le contraire d'Eugénie...  
À ma mère, Éliane Béna, qui m'a donné le goût des mots.  
À Zorro devant les Frelons.*





*Le sort de l'homme est dans l'absence continue des  
« maintenant » et dans la fréquente insistance des  
« autrefois » – ce mot de la fatalité – : un inguérissable  
frisson de perte s'élève de sa résonance prolongée.*

CIORAN, *Œuvres*.



*Madame la juge,*

*Nous avons retrouvé le journal intime de Mme Grandet et recensé la majorité des lettres échangées entre toutes les personnes concernées par l'affaire.*

*Récapituler les meurtres et différencier les assassinats des accidents sera difficile.*

*Les témoignages des voisins et des proches, des rencontres de hasard et des témoins involontaires, les souvenirs des uns et des autres relatés par des tiers devraient nous permettre de faire la part des choses et de répondre au moins à la question : comment Mme Grandet est-elle morte ?*

*Ci-joint les documents premiers.*

*À la veille de Noël, madame la juge, sachez que toute la région, Nancy et en particulier le bourg de Neuves-Maisons, est en émoi.*

*Ce qu'on nomme « la trêve des confiseurs » ne doit en aucun cas s'appliquer à la justice.*

*TV8 mettra tout en œuvre pour résoudre l'affaire avant nous, vous le savez. Ils sont sur le qui-vive, poussés par les enquêteurs et paparazzi se réjouissant déjà de voir Clémence T., l'animatrice vedette de la chaîne, passer une ou deux nuits en garde à vue.*

*Je suis inquiet.*

*À demain, au téléphone.*

*Votre ami,*

*Charles-François*



## DOSSIER EUGÉNIE GRANDET

*Correspondances, journal intime, notes,  
impressions.*



Sur le trottoir, deux maisons aux murs blanchis, deux maisons qui ressemblent comme des sœurs à celle d'Eugénie, deux pavillons situés en face, exactement en face de la bâtisse de Mme Grandet, bâtisse ombrée par un bosquet de hêtres sauvages.

Un vieux taille ses lauriers, une femme accroupie nettoie une plate-bande. Une haie les sépare, mur de végétation bridée.

Leurs nuques se tendent vers les fenêtres d'Eugénie.

La femme ricane :

— Vous l'avez entendue à la télé l'Eugénie Grandet hier soir, si c'est pas un cas celle-là !

L'homme répond :

— J'aurais jamais cru...

La femme susurre :

— Si c'est pas malheureux... enfin, c'est pas parce qu'elle parle à la télé qu'elle est plus importante que nous.

Son visage revient vers la terre, sa main saisit une grande herbe jaune et l'arrache.

Dans la tête de M. Voisin, bien loin, quarante années en arrière, une chanson fait des vagues : sol-sol-la-sol-la-si-do-do-sol-do-si-sol-do. Et des mots remplacent la mélodie, douceur dans la gorge de l'homme : « Si tu me regardes en face tu verras la mer. » Et une voix aiguë surgit, celle d'un petit garçon, un petit Paul à peine plus

grand que la haie, le fils d'Eugénie, quand elle n'avait alors que vingt-cinq ans.

— C'était le bon temps, murmure M. Voisin mais la femme, dans le jardin, de l'autre côté de la barrière de feuilles, ne l'entend pas.

L'homme reste un instant immobile, il élève la voix :

— Dites-moi, madame Durand, il avait quel âge, le Paul, quand il est mort ?

Le femme se redresse, une poignée d'herbes folles aux racines pleines de terre dans la main droite :

— Trente-deux ans, je me souviens, l'âge de ma fille, elle l'aimait bien ma fille...

L'homme donne un grand coup de sécateur dans le laurier, les feuilles s'éparpillent sur le sol :

— Le Paul, il était si intelligent, si bon... si c'était pas cette dépression qui l'avait tué et ce refus de nourriture. Le Paul, le pauvre. Je dirais qu'elle l'a pas volé, ce drame, Mme Grandet...

Il hausse les épaules. La femme reprend :

— Quand on pense qu'elle en avait un autre de fils, ce... comment déjà...

— Blaise...

— Avoir abandonné un enfant, même si on était jeune, c'est une honte quand même... j'en suis pas revenue quand j'ai vu ça à la télé... Mme Grandet qui avouait être la mère de ce garçon... ce Blaise.

— Si le Paul avait su ça, qu'il avait un frère...

— Si le Paul avait su ça...

— Il ne serait peut-être pas mort.

— Vous savez...

— Oui je sais...

— On s'est toujours demandé si la mère n'avait pas aidé le fils à...

— Mourir, oui et le père, ça a été si vite après...

— Il n'y a pas eu d'enquête.



— C'est que le capitaine François est un cousin de Mme Grandet...

— ...

— Et puis... Euh... Comment dire ?... Euh...

— Et puis ?

— Le petit-fils, le Mathieu, il ne vient pas souvent la voir, sa mamy Eugénie.

— J'ai mon idée là-dessus.

— Moi aussi.

— ...

— Mais c'est peut-être une rumeur.

— Peut-être une rumeur.



## Première partie



Je me souviens... Isidore, je me souviens...

Là, ils sont là sur l'écran, les Nigauds ; les Nigauds qui recherchent leur maman depuis dix mois et qui ne l'ont toujours pas retrouvée. Ils étaient déjà là il y a un mois, quatre émissions en arrière et je me souviens d'eux.

Ils sont là à sourire, ferme ta bouche Nigaude t'as l'air d'une carpe, ils sont là, ils vont encore parler, miauler leur accent devant des millions de téléspectateurs, s'écouter geindre, courber l'échine. Je pense déjà : « Et puis ne la ramène pas comme la dernière fois, Nigaude, c'est pas ta mère à toi qu'on demande, qu'on supplie, c'est sa maman à lui, la mère d'un Nigaud, une femme au front bas ça c'est sûr, voûtée, forcément voûtée comme ce pauvre garçon. »

Mais la Nigaude ne parle pas. Le Nigaud mord l'intérieur de ses joues, c'est une manie chez lui... « Eh ben oui, t'as perdu tes parents, Nigaud, et moi, j'ai perdu mon mari, mon fils, mes inséparables, l'une de mes boucles d'oreilles. Regarde ta tronche, Nigaud, on te croirait sorti d'un Emmaüs, t'as même pas un petit animal pour te faire du bien, ça se voit sur ton front, il te manque les ronronnements que mon compagnon, mon

Poutou, mon chat d'amour m'offre à longueur de peines. T'es content, hein, t'es content, tu la vois Clémence T., tu humes son parfum, tu la frôles en chair et en os, moi je ne l'ai jamais rencontrée ; c'est tout de même injuste ; sale gueule de gros bêta. »

Sur l'écran enfin apparaît Clémence, Clémence T. mon animatrice préférée, quelle belle carrière construit Clémence ! (Sur une photo en noir et blanc où elle sourit, joue les yeux doux, Clémence m'a fait une belle dédicace, la plus belle qu'on m'ait envoyée, Isidore ; c'était il y a trois mois. Aimantée sur mon frigidaire Clémence me regarde chaque jour passer mon café ou couper mes légumes.)

Clémence T. avance vers la caméra. Son pas est lent, sensuel. Comme elle a minci ma Clémence ! Comme ses cheveux sont souples !

Imagine Isidore, Isidore mon chéri, imagine vieux grigou :

Je suis en train de me détendre, mes yeux déshabillent sa nouvelle silhouette. Je murmure : « Comment fait-on pour perdre autant de poids ? » (Un mois avant, elle était plus dodue, un bonbon rond dans un papier vert pomme... Dans les journaux, Isidore, parfois on explique ces choses, ces régimes, la manière de les suivre, quatre kilos en quatre jours, ils jurent que c'est possible. Je me suis dit : « Il faut que je regarde au kiosque, savoir ce qui est arrivé, combien de poids et quel genre de diète a réussi Clémence. »)

Sa robe pailletée scintille juste ce qu'il faut. Clémence T. n'est jamais vulgaire, tout juste prête à se rendre à un réveillon familial.

A-t-elle une famille Clémence T. ?

Pense-t-elle parfois à moi ?

Tu sais, Isi, ma vieille copine Suzanne écrit plus que moi à Clémence. J'ai parcouru ses lettres, de la fadasserie ! Sûr, Isidore, sûr, cette niaiserie propre à mon amie Suzanne agace Clémence, voilà pourquoi elle ne lui répond pas !

Moi, je dis ma vie à Clémence, je dis notre fils disparu, notre petit Paul, je dis la longueur de ses cils, ses cheveux frisés dans la nuque, l'arbre de Noël dès octobre : « C'est tellement beau, maman, on en fera un autre en novembre si les épines tombent trop tôt d'accord ? » Je dis le brun de ses yeux, les gâteaux qu'il aimait et ceux qui le faisaient tousser, ses pull-overs à col roulé, ses patins à roulettes et comme il grandissait trop vite, le gamin : « Tu es maman la plus belle des mamans je t'épouserai tu verras quand j'aurai de la barbe, je deviendrai représentant, je verrai du pays, tu collectionneras les cartes postales que je t'expédierai, des cartes postales de tous formats, tu pourras en accrocher au-dessus du buffet. » Tu te souviens, Isidore, comme il me parlait, notre Paul.

*Pourquoi Paul n'est-il plus ? Parti en terre comme d'autres partent en mer, je n'ai pas vu son corps blanc, froid, laiteux, pas vu ses paupières fermées ni la cire sur sa chair. Pas d'enterrement dans ma tête, ni fleurs ni prières, j'ai refusé d'aller sur une tombe qui me dirait « fini ». Paul est dans un pays loin, il ne reviendra pas, la moitié de la planète à aider, à soigner, de l'autre côté du bleu des océans, voilà ce que je me raconte et je me le raconte tellement bien. Si tu savais comme je regrette mon acte. Mais il devenait tellement agaçant le Paul... Pas pu faire autrement...*

Je me souviens, Clémence a répété un numéro de téléphone, j'ai vu sa langue bouger, ses dents du bas briller :

— Vous le savez, en un an d'existence, l'émission

« Retrouvailles » nous a permis de réunir mille familles. Peu de ceux qui sont venus témoigner sur ce plateau ont connu un échec, dans 99 % des cas, nos invités ont revu le parent ou l'ami perdu. Je souhaite de tout cœur que les personnes présentes ce soir reçoivent une réponse à leur appel. Si vous savez quoi que ce soit, si l'un de vos souvenirs peut nous aider à progresser dans une enquête, téléphonez-nous...

Un silence, Clémence T. s'est rapprochée de la caméra. Le cadrage gomme les contours de son visage, ses yeux sont dans les miens, elle a une légère tache brune sur le globe oculaire droit, du beige sur les paupières et du rose sur les lèvres. Clémence est d'un bois dont on ferait une croix, une Vierge, un animal sacré.

L'image de Clémence disparaît, réapparaît. Elle est entourée d'une vingtaine d'invités. Clémence... petit soldat parmi les petits soldats qui font cette émission.

Je m'enfonce dans le canapé.

Les Nigauds sont à droite de l'écran.

Pourquoi les a-t-on montrés les premiers à l'image, bien avant Clémence ?

Je me le suis tout de suite demandé.

Pourquoi participent-ils une seconde fois à « Retrouvailles » ?

J'attends les deux Nigauds, j'attends leurs visages en gros plan, mais l'image ne vient pas. Clémence interroge un invité à favoris. Quel âge a le bonhomme, pas terrible, conservé comme un hareng au fond d'un seau. « Clémence, dis-nous son âge... » Parfois la télépathie va et vient entre Clémence et moi, un boomerang, je marmonne une question, Clémence la pose. C'est drôle, non ? Ma raison me pousse pourtant à imaginer que nous sommes des milliers à attendre cette interrogation.



Le menton de l'homme aux favoris paraît s'enfoncer dans son torse, ses yeux, des lacs gris qui débordent. La moustache remue autour de ces lèvres qui dessinent un visage, le visage d'un petit garçon disparu après une dispute idiote, une mobylette que le grand-père avait refusée.

Une mobylette, Favoris en sculpte les volumes dans l'espace et en dit les couleurs. Ses mains sont recouvertes de longs poils noirs, j'adore les poils sur les corps des hommes. Il parle et Clémence disparaît de l'écran :

— Le gamin avait commandé la mobylette, il avait fini par m'avouer qu'il avait dérobé un chèque dans mon portefeuille, c'est que la Peugeot devait être livrée dans l'après-midi... Vous comprenez, je ne pouvais pas me taire, j'ai voulu appeler le magasin, annuler... Alors il s'est jeté contre le mur, son front saignait. Il a claqué la porte, même ses parents ne l'ont jamais revu.

Le grand-père reprend son souffle, ma bouche s'humidifie.

— Une mobylette orange avec des ailes bleues, il en parlait comme ça « avec des ailes bleues »...

La scène flotte, intacte, au fond de mes yeux. Favoris ajoute :

— Les parents du gamin, ils se sont fâchés avec moi, ils refusent de me parler au téléphone, ils crient « C'est ta faute, ta faute »...

Un cliché en couleur, des photos noires et blanches envahissent l'écran de la télévision, un album de famille, des sourires qui évoquent le printemps et le rire. Le vieil homme commente. Ses mots dessinent les habitudes du garçon, ses jeans noirs, son sac à dos vert, les étagères de sa chambre remplies de livres sur l'Inde, la police qui enquête mais qui est désolée :

— Monsieur, nous n'avançons pas, votre petit-fils a tout fait pour qu'on ne le trouve pas.

Clémence ne bronche pas, comment fait-elle pour ne pas déglutir ?

Quelle force !

Quelle âme, Isidore !

Je l'adore la fillette, j'aurais aimé l'avoir pour bru.

*... que Paul respire encore dans les rues et courre dans sa tenue de foot, qu'il fume et boive et crie parfois sur moi quand je le réprimande, qu'il rencontre Clémence, qu'il l'épouse à l'église devant Suzanne, devant Mathieu et les voisins, qu'ensemble ils me fassent de beaux petits-enfants...*

Dans ma gorge la violence acide d'une vague montante, l'envie de vomir déferle, j'attrape un caramel mou. Je couine quelque chose du genre :

— Ça va passer, il faut que tu sucés un bonbon, Génie.

Un numéro de téléphone apparaît en bas de l'écran, dans un long rectangle noir, à l'horizontale, tu vois comme un fin bandeau de faire-part, un deuil.

Pourquoi n'est-il pas rouge ou jaune ce bandeau ?

Tout au fond de l'écran, la graisse des Nigauds patientait. Clémence a tourné la tête vers eux, sa main droite a tracé une virgule dans l'espace, elle leur demandait d'attendre encore quelques secondes, bientôt leur tour viendrait, c'est ce que j'ai compris, ce que cette arabesque signifiait, je crois.

Les caméras, comme les yeux de mon vieux chat toute la journée sur moi ont suivi la silhouette de Clémence. Plus un bruit sur le plateau.

La peur sans doute que le téléphone bleu posé sur

un guéridon devant le grand-père ne sonne pas, ne sonne jamais. Peur du vide.

Le petit-fils de Favoris allait-il répondre à l'appel ?

Clémence a égrené un chapelet de mots :

— Cette émission fera comme toujours tout ce qu'il est possible...

Je n'ai pas entendu la suite, le voisin du dessus venait de tirer sa chasse d'eau, il la tire entre douze et quinze fois par jour.

*Isidore, ton ventre s'était détendu, il était rond et mou juste au-dessus du sexe et j'aimais tellement dormir la tête dessus, entendre les glouglous qui se battaient dedans.*

*Vieux sorcier...*

*Et toi qui te moquais : « Ma vieille Eugénie, quand je serai dix pieds sous terre, tu ne sauras pas occuper ton temps. »*

*Isidore...*

*Parfois tes mots reviennent, et c'est une caresse : « Quand je ne serai plus là, Eugénie, tu m'écriras d'accord, de là-haut je t'écouterai. »*

*Ta mère avait fait ça, toute la fin de sa vie ; elle remplissait des pages pour ton père décédé trop tôt ; elle déversait les larmes de son corps sur les petites lignes du papier, ce journal intime que tu as brûlé sur le tas de fumier un mois après sa mort.*

*Tu riais, Isi, et tes yeux se mouillaient : « Elle nous foutait la paix, maman ; elle clamait que papa, il lui répondait la nuit dans ses rêves ou la journée dans sa tête... » Isidore, j'aimais tellement quand tu me racontais, quand ta moustache bougeait au-dessus de tes lèvres. Tes lèvres sur mon corps, Isi, les couleurs de la jeunesse, j'avais trente ans et toi juste quatre de moins.*

Clémence a fixé l'écran de ma télévision (j'ai lu dans les journaux qu'ils appellent ça un gros plan). Elle a souri, puis a repris.

J'attendais les Nigauds dans le poste, mais une nouvelle fois, ce n'est pas vers leur graisse que Clémence s'est penchée.

Le gros plan est devenu petit plan, il s'est élargi. Clémence marchait lentement, comme en deuil, micro à la main, puis s'est arrêtée net devant des gens, des inconnus qui « pour la première fois acceptaient de venir lancer un appel à la télévision », c'est la première chose qu'a dite Clémence, ma Clémence. Un couple, bien assorti et pas nigaud pour deux sous. Clémence les a présentés. Des larmes dans les yeux, pauvre petite, pas facile d'être animatrice-télé.

Un chignon tel un nid de merle au-dessus d'une botte de foin surplombe le crâne de la femme. Ses yeux sont bordés de fatigue, d'un gris si clair ! Je me sens submergée : le visage de la dame, les gestes de la dame, ses hésitations sont ceux de ma tante Faujeron, Faujeron, tu le sais, Isidore, l'unique adulte qu'enfant j'ai adorée.

*Ne t'ai-je pas lassé, Isidore, à tracer sans cesse à rebours le chemin de ces années où Faujeron me paraissait parfaite ?*

Mes yeux caressent les traits de la dame, les souvenirs échouent sur le rivage de la mémoire.

Je me noie, je perds le souffle ; submergée. Les Nigauds sortent du dessin.

Clémence ?

Plus qu'un décor, un meuble robotisé.

Perdre pied, ce doit être cela.

*Faujeron, les baisers de Faujeron se posent à nouveau sur mon front : « Je suis là, je suis ta marraine-fée, fais-moi un baiser-papillon mon amour, tu es la seule famille que j'aie jamais choisie, les autres, les cousins, les oncles, les tantes nous sont extérieurs à toi et à moi, je t'apprendrai la Camargue et le ciel, un jour je t'emmènerai, on fera du cheval, fais-moi encore un baiser-papillon. »*

*Faujeron est partie depuis bien longtemps elle aussi... Peut-être la croises-tu là-haut, Isidore...*

*J'ai l'âge qu'elle avait le jour du grand départ :*

*82 ans.*

*À la fin, elle n'était plus qu'une momie ; je ne me sens pas cet ancêtre que je voyais se balancer sur le rocking-chair vert. Comment disait-elle Faujeron : « Le crime parfait est à la portée de tout le monde ; il suffit de jouer sur la gamme des drames domestiques, des sur ou sous-médications. » À treize ans, je ne comprenais pas, pourquoi elle murmurait ça Faujeron, les lèvres collées contre le lobe de mon oreille, alors qu'on enterrait ma mère.*

*Qu'avait-elle fait à maman, Faujeron ?*

*Crise cardiaque, avait inscrit le médecin sur l'acte de décès, je m'en souviens encore, une écriture penchée, la main gauche tenant le stylo, et le stylo qui tremble.*

*Je n'ai compris que tard pourquoi Faujeron avait tué maman.*

*Elle était jalouse d'elle.*

*Faujeron était stérile et plus un gars à l'horizon.*

*Légalement, elle devenait ma mère, ma mère adoptive.*

*Je suis devenue son enfant ; son élève ; son admiratrice.*

L'homme, le mari, porte des lunettes, je ne connais personne qui ait de tels hublots.

Clémence susurre :

— Ce qui vous amène sur ce plateau, Lucienne et Richard, c'est la disparition de votre fille...

Clémence attend mais aucun son ne sort de la bouche de ces gens. Clémence reprend :

— Bénédicte a fugué, il y a déjà trois mois...

— Trois mois, reprend Clémence en consultant des fiches cartonnées.

La main de l'homme tapote celle de son épouse. L'épouse alors vrombit, un bolide auquel on a donné le feu du départ :

— Notre fille a fugué. Elle est sortie du lycée, elle n'est pas rentrée à la maison. Elle a emporté deux jeans et des T-shirts, des slips, des chaussettes, a dérobé dans le tiroir-caisse du magasin une liasse de billets de cinq cents francs. On s'entendait bien, on s'est toujours bien comporté avec elle. On la laissait aller à des boums deux ou trois fois par an.

La voix s'emballe. La France tout entière doit baiser le volume de sa télévision. Faujeron, ma tante, n'avait pas cette voix-là.

Clémence tend le bras, ses sourcils sont froncés.

Clémence fait parfois ce signe à ses invités trop bavards. La dame se tait.

Elle ne termine même pas sa phrase.

On ne saura jamais si le sac de Bénédicte était gros, petit, en cuir, à pois, s'il était vert, jaune, bleu.

Clémence hoche la tête, vite un sourire, de la compassion dans les yeux, ne pas montrer l'agacement ; Clémence est la meilleure, oui oui oui la meilleure des animatrices de télé :

— Bénédicte a été signalée à plusieurs reprises dans

*feuille dedans, je l'ai gardée. Je l'ai même montée au grenier, l'ai dépliée, repassée entre mes paumes, et l'ai glissée entre deux poutres, les plus grosses, celles que ma mère appelait les poutres du bonheur.*

*Elle faisait ça ma mère : elle inscrivait sur un bout de papier ses vœux les plus intimes et les fourrait dans la charpente.*

*Tous ses vœux n'avaient pas été exaucés.*

*— Ma fille, je voudrais que ma fille soit une sainte, avait-elle demandé aux poutres du grenier.*

## Table

Première partie.....	19
Deuxième partie.....	69
Troisième partie.....	111
Quatrième partie.....	209
Cinquième partie.....	259